

Saint-Félix-de-Sorgues

Une communauté rouergate

Historique - Description



Jean Laroze

SAINT-FELIX-DE-SORGUES

Une Communauté rouergate

Historique - découverte

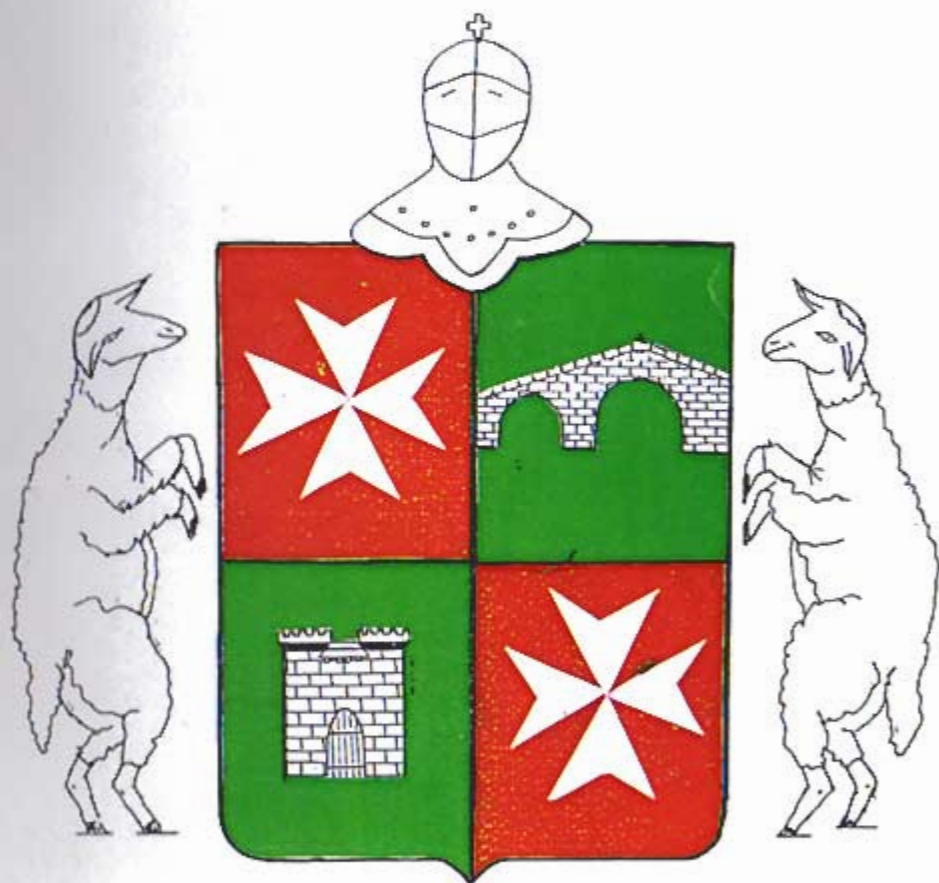


J. LAROZE

SAINT-FELIX-DE-SORGUES

Une Communauté rouergate

Historique - découverte



J. LAROZE

SAINT-FELIX-DE-SORGUES

Une Communauté rouergate

Historique - découverte

J. LAROZE

SAINT-FELIX-de-SORGUES

UNE COMMUNAUTE ROUERGATE

St-Félix-de-Sorgues, aujourd'hui modeste village du Rouergue méridional mais jadis chef-lieu d'une importante Commanderie d'Hospitaliers, est situé à 14 kilomètres de St-Affrique, à l'est et en amont sur la vallée de la Sorgues.

Le village est implanté sur un versant de la vallée, au nord de la rivière, en bordure de l'avant-causse de St-Affrique, à une altitude d'environ 400 mètres. L'exposition au midi permet à la localité de bénéficier d'un bon ensoleillement ; la montagne du Théron à laquelle elle est adossée la protège du vent froid du nord.

La Sorgues, dans sa traversée du territoire de la commune de St-Félix, creuse une tranchée dans le massif calcaire, séparant les deux plateaux de Mascourbe au nord et de la Loubière au sud. Cependant les terrains primaires du Camarès viennent mourir sur le flanc est de la Loubière ; peu fertiles, ils sont le plus souvent abandonnés à la forêt et sont couverts par le bois de Ginestoux.

La Sorgues reçoit ses principaux affluents sur sa rive droite. Ils entaillent profondément l'avant-causse, le ruisseau de Cantillergues à l'est, celui de Vialache à l'ouest, délimitant le massif du Théron auquel est adossé le village. Les escarpements de la Loubière dominent à l'est le bois de Ginestoux, au sud les vallonements de la rive gauche de la Sorgues.

Aussi bien sur les flancs de la Loubière que sur ceux de l'avant-causse un chapelet de sources jaillissent à environ 4 ou 500 mètres d'altitude, entraînant l'implantation des habitats. C'est l'une d'entre elles, particulièrement abondante et régulière, qui a justifié le choix du site du village de St-Félix.

HISTOIRE ET EVOLUTION

Les Origines.

Le peuplement du territoire devenu celui de la commune de St-Félix est très ancien, remontant à la préhistoire, et toutes les périodes du néolithique au haut-moyen-âge y ont laissé leur marque.

L'avant-causse était parcouru dès le III^e millénaire par les peuplades de pasteurs et agriculteurs du chalcolithique (Âge du Cuivre, faciès dit du « groupe des Treilles »). Ils ont dressé l'ensemble des dolmens de Mascourbe : un grand dolmen et au moins deux autres satellites, dont un petit mais bien conservé. Par ailleurs une des statues-menhirs du Musée Fenaille de Rodez provient de la Verrière, sur le territoire de la commune de Montagnol mais à la limite de celle de St-Félix.

Vers le milieu du I^{er} millénaire av. J.C., la peuplade celte des Ruthènes, qui a donné son nom au Rouergue, se constitue un vaste domaine sur le territoire correspondant aux deux départements du Tarn et de l'Aveyron. Il est probable que ce sont ces Ruthènes qui ont aménagé en « éperon barré » le site de Notre-Dame-du-Cayla. Cet oppidum, de surface réduite, est le point de départ d'un réseau primitif de chemins suivant le cours de la Sorgues en aval et en amont en gardant une ligne de niveau assez élevée, et vers le nord gravissant les pentes pour atteindre le plateau par les vallées affluentes de la rivière. Celui qui emprunte la vallée de Vialache, aujourd'hui abandonné mais encore repérable sur une partie de son parcours, est dit « *camí del Roumiatge* » ou « *de l'Abbayo* » car il menait, par Mascourbe, à St-Jean-d'Alcas et Caussanus, et plus tardivement une branche descendait sur Nonenque. Notre-Dame-du-Cayla est longtemps restée le siège d'une paroisse rurale, probablement abandonnée lors de la création du village de St-Félix. Les habitants des fermes et hameaux du plateau venaient encore s'y marier au XVII^e siècle. Le toponyme traduit la présence d'un château (*cayla* = *castellare*).

Ce rôle militaire est confirmé par la découverte récente d'un élément d'équipement militaire, sorte de « ferret » daté de la fin du IV^e siècle

(découverte de Mr Cabrol). Par ailleurs un correspondant de la famille Jugla au début du Second Empire (1862), évoquant les travaux effectués sur le site pour l'aménagement de la chapelle, fait état de murailles qui ont été malheureusement arasées.

La conquête de la Narbonnaise par les Romains à la fin du 2^e siècle av. J.C. avait amputé le territoire des Ruthènes de sa moitié méridionale, l'actuel département du Tarn. St-Félix se trouvait alors dans la partie restée indépendante, et nos lointains aïeux se sont peut-être trouvés à Alésia autour de Vercingétorix soixante-dix ans plus tard, partageant sa défaite devant César. Le pays des Ruthènes comme l'ensemble de la Gaule entre alors dans l'Empire pour de longs siècles.

Cette période gallo-romaine de notre histoire a laissé elle aussi quelques vestiges sur notre terroir. On rencontre encore aujourd'hui sur le plateau de Mascourbe, surtout à la suite de travaux d'épierrement, des tessons témoignant de l'antique présence d'une « villa » et d'habitations. Dans notre village même ou dans ses alentours immédiats on a retrouvé au siècle dernier des tombes qui, d'après la description qu'en donne l'abbé ANINAT, vers 1850, étaient constituées par des tuiles à rebord, donc pouvant être datées du III^e ou V^e siècle. Le tènement de Cantillergues, sur le ruisseau du même nom, porte un toponyme typiquement gallo-romain : le champs ou domaine de Cantilius, qui a pu être le premier propriétaire de St-Félix. Quelques monnaies romaines ont été trouvées, en particulier aux Pesquiès sur le ruisseau de Vialache. Le site de l'actuel village était donc occupé dès les premiers siècles de notre ère.

Au début du V^e siècle la domination romaine fait brutalement place à celle des Wisigoths, et parmi les cimetières barbares répertoriés dans la région figure celui de Mascourbe, composé de tombes en bâtières de dalles, non orientées. Le mobilier est pauvre : quelques couteaux de fer, mais aussi une boucle de ceinturon en bronze ornée d'un svastika. Il est probable que la domination wisigothique se soit prolongée dans notre région plus longtemps qu'on ne le croit, et que la christianisation ait été apportée par le clergé wisigoth. Le toponyme même de St-Félix, saint espagnol de Gérone, date de cette période. Par ailleurs l'évangélisateur de cette partie du Rouergue

porte un nom, Affric (= Alfarc), évoquant la même origine.

Comme on peut en juger, avant le temps où interviennent les témoignages écrits toutes les époques ont laissé leurs traces sur le territoire de notre village ou à ses frontières.

La Fondation.

Au cours du haut-moyen-âge se constitue la féodalité dans des conditions qui restent obscures. On peut cependant penser qu'un rôle important a été joué par la famille des seigneurs de St-Caprazy, installés sur la rive gauche de la Sorgues, au flanc de la Loubière. Certes on ne les rencontre qu'à l'époque de la création du monastère de Sylvanès, au début du XII^e siècle, mais ils figurent en bonne place dans le Cartulaire de l'Abbaye et doivent être d'ancienne implantation. Ils sont étroitement apparentés à la famille des seigneurs de Brusque, alliés à celles des nobles de la vallée de la Sorgues ou de l'avant-causse. Sans doute sont-ils vassaux directs ou indirects des Trencavel, vicomtes de Béziers et d'Albi. Certains membres de la famille des St-Caprazy, apparemment des cadets, sont dénommés « de St-Félix ». Enfin le premier Commandeur connu de la Commanderie de St-Félix-de-Sorgues, en 1159, est Gaubert de St-Caprazy.

Il se pourrait donc que l'implantation des Hospitaliers à St-Félix se soit faite à partir d'une donation ou d'un échange de biens de la famille de St-CAPRAZY situés sur la rive droite de la Sorgues, comportant, outre les terres de la vallée, celles considérées alors comme les meilleures du plateau de Mascourbe, qui constitueront l'essentiel du domaine de la Commanderie. La fontaine permanente et abondante du Théron (peut-être le nom primitif de St-Félix) avait dès l'antiquité romaine attiré et fixé quelques familles d'agriculteurs. On peut imaginer qu'elle a été consacrée à Saint Félix de Gérone, dont le culte était largement répandu en Aquitaine, à l'époque wisigothique ou lors des guerres de la Reconquête en Catalogne.

Les Hospitaliers aménagent alors un château à proximité de la fontaine, autour desquels vont se regrouper des populations jusque-là encore dispersées. C'est dans le même esprit de valorisation de leur patrimoine et

pour retenir des habitants sur leur domaine qu'ils leur consentiront en 1320 une inféodation avantageuse qui, moyennant le versement de censives relativement modestes, leur accordait des droits d'usage, en particulier sur l'entier bois de Ginestoux soustrait à la Communauté de St-Caprazy.

Vont désormais subsister deux communautés jumelles relevant du même seigneur Commandeur : St-Caprazy sur le pourtour de la Loubière au sud de la Sorgues, St-Félix sur toute la rive droite et pour partie, par le bois de Ginestoux, sur la rive gauche. St-Félix occupe de ce fait les trois quarts de ce qui primitivement avait dû être la seigneurie des anciens seigneurs de St-Caprazy.

Ces deux communautés allaient connaître des destins très différents. St-Caprazy reste constitué de hameaux échelonnés sur le flanc de la Loubière, son chef-lieu n'étant que le plus important d'entre eux. La communauté de St-Félix supplantera facilement et rapidement sa voisine en raison du choix qu'ont fait les Hospitaliers de son site pour y implanter leur château et en faire le chef-lieu de leur Commanderie, confiée à un prieur de l'Ordre pendant que les anciens seigneurs de St-Caprazy languissent dans leur modeste château, qui n'est guère plus qu'une maison forte. Ils y résident encore à la fin du XIII^e siècle.

L'agglomération primitive de St-Félix, regroupée autour de sa fontaine, protégée et sécurisée par le château des Hospitaliers, reste peu structurée. Elle n'est nullement enclose ni fortifiée, son recours en cas de danger restant la forteresse du Commandeur.

Pendant la communauté est déjà relativement importante. Un hommage de 1307 fait état de 81 feux, ce qui représente approximativement 300 à 350 habitants, dont une fraction importante regroupée dans le village.

Le temps des Epreuves.

Telle est la situation vers le milieu du XIV^e siècle. Une relative prospérité et des perspectives de développement vont être perturbées par la guerre, celle dite de Cent Ans, dans un premier temps, et plus tard, après un assez long

interlude, par les Guerres de Religions, appelées dans le Rouergue « *troubles religieux* ».

Les premiers épisodes de la guerre de Cent Ans, qui débute en 1337, touchent particulièrement l'Aquitaine et le Rouergue. Ce sont moins les événements de la guerre proprement dite que leurs conséquences directes ou indirectes qui perturbent la vie de nos paysans rouergats : la guerre, la peste, la famine sont les trois sinistres cavaliers de l'Apocalypse. St Félix, de par sa situation dans la vallée de la Sorgues, est un lieu de passage et un croisement de voies de communications et a dû subir les passages répétés de troupes, avec tout ce que cela comporte : rapines, destructions de récoltes et de bétail, meurtres et viols. Rappelons que le village n'est alors encore pas fortifié, si ce n'est peut-être par une simple palissade (les ruelles grimpant vers la montagne sont appelées « *la Paliège* » (= la Palissade ?). En cas d'alerte et de danger, le seul recours est de se réfugier avec hardes et provisions derrière les murailles du château. Le péril le plus grand ne vient pas des armées régulières, soumises à un minimum de discipline, mais des bandes qui se constituent lorsqu'à la fin d'une campagne on licencie les soldats en les abandonnant à leur sort. Les routiers sévissent dans notre région durant deux périodes. Ils parcourent le pays dans les premières années de la guerre, après le retrait des Anglais en 1368, et il s'agit alors de petites bandes autonomes. Ils deviennent plus redoutables dans les dernières phases de la guerre, vers 1426-28, lorsque certains chefs de guerre, comme Rodrigue de VILLANDRANDO, organisent les troupes licenciées en véritables corps d'armées rançonnant méthodiquement et pillant les pays traversés : c'est la triste époque des Ecorcheurs.

Nous n'avons guère pour St Félix d'informations sur les événements de cette époque calamiteuse. Le passage et le comportement des troupes de VILLANDRANDO ont dû impressionner profondément l'esprit et la mémoire des populations. C'est à la suite de leurs exactions que la région toute entière va vraiment se fortifier. Comme ses voisins la communauté de St-Félix demande alors à son seigneur la faculté de s'entourer de remparts.

C'est seulement en 1438 qu'est édifiée à St-Félix une solide enceinte hexagonale entée au sud-est sur la masse du château. Elle va constituer « *le fort* ». Cette construction est contemporaine de celle de nombreuses autres, telles La Couvertoirade, Ste-Eulalie-du-Larzac ou St-Jean-d'Alcas, et confiée au même maître d'œuvre, Daudé d'ALAUS. En dehors de cette enceinte subsistent ou se constituent des faubourgs, le seul important étant celui de St-Antoine, à l'est du village, qui a pu être à son tour protégé par un mur ou une palissade dont il ne subsiste aucun vestige.

Protégé par le dispositif défensif de son château et par son « *fort* », St-Félix va pouvoir se développer dès le milieu du XV^e siècle, et sortir de sa ruralité. A l'intérieur du bourg s'engage à cette époque une véritable opération d'urbanisme, qui a donné au village la structure, de type « *bastide* », que nous lui connaissons aujourd'hui. Régulièrement organisés le long de rues, sont édifiés des immeubles construits sur des caves voûtées, et en raison de l'exiguïté de la surface disponible, moins d'un hectare, les maisons se développent en hauteur, sur trois et parfois quatre niveaux, avec toit en auvent recouvrant un grenier ou une soupenne. Le plan et la disposition générale sont ceux des classiques bastides de l'époque.

Mais surtout dans ce nouveau cadre se met en place une nouvelle économie. St-Félix tire alors parti de sa situation géographique, au croisement des routes suivant la vallée de la Sorgues ou la croisant, pour mettre en relations le Languedoc, par les hautes vallées de l'Orb et de la Mare, l'Albigeois et le Camarès avec le Larzac, le Millavois, l'Auvergne. Le magnifique pont gothique, antérieur à 1320, enjambant la Sorgues sous le village, témoigne de cette activité de transit et de passage. Par ailleurs le retour sinon à la paix, du moins à une relative tranquillité, permet une meilleure exploitation des terres, surtout le développement du troupeau d'ovins sur les terrains de parçours. Les toisons constituent une matière première que d'industriels artisans vont transformer et une nouvelle classe de négociants commercialiser.

La Communauté, pour assumer son développement, doit vaincre les réticences de son seigneur. Il faut un arbitrage royal pour contraindre le Commandeur à autoriser, en 1459, la tenue de deux foires franches, l'une le

2 novembre, l'autre le 26 juin, permettant d'écouler la production drapière. L'activité industrielle et commerciale ne se résume pas dans le textile. L'Enquête sur les Commodités du Rouergue de 1552, à la veille des Guerres de Religions, fait état « d'un grand nombre de moulins ». Il s'agit de moulins aussi bien bladiers que foulons ou à huile, qui sont une preuve de l'importance économique de St-Félix.

St Félix connaît donc pendant un siècle, de la fin de la Guerre de Cent Ans à l'introduction de la Réforme, soit de 1460 à 1560, une période de calme et de prospérité qui va être bouleversée par le début des Guerres de Religions. Celles-ci sont constituées d'une succession d'escarmouches meurtrières plus que de véritables batailles rangées, mais elles font régner un climat d'insécurité préjudiciable tant à l'exploitation du sol qu'au développement du commerce.

Dès 1561 la Réforme est implantée dans le bourg, introduite par les marchands dans le milieu des artisans du textile. Devant « le fort », dominé par sa bourgeoisie calviniste, se dresse la masse du bastion catholique que symbolise le château du Commandeur, celui-ci représenté d'une part par son juge et son procureur, d'autre part par ses rentiers et fermiers, enfin par le curé dont l'audience tend à se restreindre au petit peuple des brassiers et tenanciers agricoles. Les relations ne peuvent que devenir conflictuelles. Le château, probablement mal gardé, va subir en moins d'un siècle trois sièges, en 1562, 1577 et 1627, qui le laissent en ruines et dont il ne se relèvera pas. L'église paroissiale, dont nous n'avons encore pu déterminer avec exactitude l'emplacement, est elle aussi irrémédiablement détruite. Parachevant les destructions, les « larrons du Languedoc », à l'occasion de leurs courses sur le Larzac et l'avant-causse en 1582, mettent à sac et anéantissent la grange du Commandeur sur le plateau de Mascourbe. Elle sera plus tard reconstruite sur un autre site voisin.

Au milieu de toutes ces calamités il semble cependant que règne une assez grande tolérance entre communautés des deux confessions, les religionnaires de la R.P.R. (Religion Prétendue Réformée) et les catholiques, ainsi qu'en témoignent divers documents du début du XVII^e siècle. Ainsi à en croire le Calviniste de Millau, à la suite du siège et de la

prise du château en 1577, le Commandeur – ou plus vraisemblablement son représentant – aurait certes été expulsé mais, précise le scripteur, *« sans lui porter aucun dommage »*, et apparemment sans effusion de sang.

En raison de son importance, de son commerce et de son industrie, en raison aussi de la solidité de ses murs de 1438, St-Félix est considéré comme une place de guerre dont il convient de s'assurer. Henri de ROHAN, lors des campagnes militaires qui dans notre Rouergue prolongent les guerres religieuses, fait occuper St Félix par ses lieutenants et dote la place d'un gouverneur, Barthélémy de PUJOL, sous les ordres de LA VACHERESSE. St Félix est de ce fait entraîné dans la défaite de ROHAN en 1629. Des représentants de notre Communauté l'accompagnent à Alès pour faire leur soumission au pouvoir royal. Ils seront quelques semaines plus tard retenus en otages à Rodez pendant plus de deux mois.

Les conséquences de la défaite du parti huguenot sont dramatiques pour notre village. Conformément aux dispositions de la Paix d'Alès, les Commissaires du Roy, conduits par le redoutable baron de MAGALAS, arrivent à St Félix à la fin du mois de juillet 1629 pour faire procéder, non parfois sans excès, au démantèlement des fortifications. Après leur passage les protestants se plaignent amèrement à l'Intendant Mr de MAUCHANT : ils ont démoli *« les tours, murs, gabions, portails et portes de ladite ville, pris les ferrements et bois desdites portes après les avoir rompues et mises en pièces, en telle sorte que ladite ville n'est à présent qu'un mas, y pouvant entrer qui veut de toutes parts »*.

L'Ancien Régime.

A partir du XVII^e siècle l'histoire de St Félix nous est assez bien connue, et nous ne pouvons ici qu'en évoquer sommairement les grandes lignes. Cette histoire est dominée par la cohabitation de deux communautés, protestante et catholique, vivant jusqu'à la Révocation de 1685 dans une relative entente.

Après les destructions du baron de MAGALAS en 1629 le village se réorganise et panse lentement ses plaies.

Comme toutes les Communautés, celle de St Félix est dirigée par des consuls, qui sont ici au nombre inhabituel de quatre, pour respecter l'équilibre entre les deux confessions. Les catholiques, privés de leur église paroissiale par les destructions de la fin du XVI^e siècle, récupèrent et réparent sommairement l'antique chapelle du château, elle aussi à moitié ruinée, en adjoignant à ce qui reste de la nef romane un clocher-porche, un chœur et une sacristie. Mais en attendant la fin des travaux ils occupent la salle basse de la Maison de Ville, qui abrite le four commun et que l'on appelle « *Salle du St-Sacrement* », peut-être en souvenir d'une ancienne confrérie de ce nom. Les protestants de leur côté sont privés de lieu de culte, et sans doute se réunissent-ils dans un local privé. Aussi vont-il en 1639 tenter de faire valoir une autorisation qui leur avait été donnée en 1629 par Mr de MAUCHANT, après leur brutale expulsion de la salle du St-Sacrement qu'ils occupaient alors, d'édifier un temple. Ils se heurtent à l'opposition résolue du Commandeur Jacques de GLANDEVES-CUGES et se trouvent engagés dans un difficile procès, le Commandeur prétendant, outre l'interdiction de construire un temple, leur enlever la faculté d'exercer leur religion dans toute la juridiction de la Commanderie. Au terme d'une onéreuse procédure le Commandeur est certes débouté, mais les réformés renoncent cependant à édifier un temple, préférant sagement conclure avec les catholiques un accord par lequel, moyennant leur participation financière à la réfection de l'église, on laisse à leur disposition, pour l'exercice de leur religion, la salle du St-Sacrement, qui leur servira donc de temple jusqu'à la Révocation de 1685.

La paix d'Alès, si elle enlevait au parti protestant tout pouvoir politique, confirmait pour les réformés toutes les dispositions de l'Edit de Nantes de 1598, c'est-à-dire le libre exercice de leur religion aussi bien que leurs droits civiques. Cette situation permet aux riches bourgeois et marchands de St Félix, en majorité protestants, de préserver leur prééminence sur l'ensemble de la Communauté. Pendant plus de 40 ans, de 1642 jusqu'à 1685, la vie communautaire est dominée par David ALBERT, se disant volontiers capitaine ou écuyer, ancien garde du Roy et gendre du principal notable du lieu, Pierre LACAN, dont il a épousé la fille Catherine. David ALBERT, fils du Sr de BARTAS (près du Pont-de-Camarès), semble cependant assez mal vu de la bourgeoisie protestante locale qui le considère

comme un intrus. Sa prédominance est contestée surtout par le clan des PORTAL, soutenus par les SOLIER et sans doute aussi par la famille noble des gentilshommes-verriers du Mas-de-Gély, les de BRETON. Son frère Daniel ALBERT est tué par un JUGLA en 1656, et un an plus tard David, à l'occasion d'une algarade au matin du 16 mars 1657, blesse mortellement son rival Jean PORTAL. En dépit de ce drame, qui paraît cependant exclure définitivement David ALBERT du consulat, celui-ci reste le représentant habituel de la Communauté dans la plupart des procès et autres actes de celle-ci.

Cependant la politique d'exclusion systématique des protestants des diverses charges et responsabilités politiques, engagée par Louis XIV dès l'avènement de son règne personnel, culmine en 1685, lors de la promulgation de l'Edit de Fontainebleau portant révocation de l'Edit de Nantes (18 octobre 1685). St-Félix vit une nouvelle fois des heures dramatiques, en particulier lorsque l'Intendant ordonne la destruction du local considéré comme le temple, mais qui en réalité est la Maison de Ville abritant le four commun. Cette démolition intervient, après diverses péripéties, les 13 et 15 mars 1685.

La direction de la Communauté échappe alors au clan protestant et passe dans les mains de la bourgeoisie catholique, à la tête de laquelle se trouvent deux familles traditionnellement opposées, les CAREL et les GUIBERT. Durant une période heureusement assez brève un riche bourgeois catholique terrien, propriétaire de la ferme de la Bioulaigue, Jean-Antoine ARLABOSSE, passablement brouillon, occupe avec prétention et maladresse la charge de Maire (1696-1698).

Les protestants éliminés de la vie politique, écartés des charges publiques, soumis aux vexations des fonctionnaires royaux et du clergé catholique, contraints à la dissimulation et à la clandestinité, ont pour seule ressource, lorsqu'ils ne peuvent se résigner à émigrer, de se consacrer au négoce. St-Félix est alors le siège de ce que l'on appelle une « manufacture », terme qui désigne en réalité un ensemble d'artisans, tisserands, cadisseurs, fileuses et cardeurs, travaillant dans leur domicile, dirigés par un groupe restreint de négociants, en majorité protestants, parmi lesquels se distinguent les

MANIE, les VIALES, les JUGLA qui parviennent à accumuler de solides fortunes. Certains cependant, rebutés par les incessantes tracasseries dont ils sont l'objet, préfèrent choisir l'émigration. C'est le cas de certains membres des familles TOURNIER et de BRETON, qui s'expatrient en Suisse, à Genève, Lausanne ou Vevey.

L'industrie drapière périclité vers le milieu du XVIII^e siècle, alors que s'accroît la population du village qui à cette époque frise les 900 habitants. Le chômage, la médiocrité des ressources agricoles provoquent un état de paupérisation expliquant l'éclosion, vers 1770, d'une surprenante montée de la délinquance qui dote le village d'une fâcheuse réputation. Des fils de familles honorables, comme les sept frères PONS, s'acoquinent avec des miséreux, tels les frères PETIT et AURAND, ou avec des vagabonds. Toute la bande fait son quartier-général de la maison de Jeanne PETIT, dite l'ARLEQUINE, concubine de François AURAND, dont la demeure devient à la fois un repaire de brigands et un véritable lieu de débauche. Vols, exactions, meurtres, évasions se succèdent pendant des mois avant que la maréchaussée ne se décide à mettre un terme aux brigandages et à conduire en prison ou à la potence les principaux membres de la bande. Jusque dans les premières années de la Révolution un parent des PONS, Pierre RAYNAL-DENIS, entretiendra la tradition en faisant disparaître par le poison un nombre respectable de ses concitoyens, en particulier quatre de ses cinq épouses successives, dont il était par un heureux hasard l'héritier.

Tout n'est cependant pas négatif pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle. Des travaux d'urbanisme enjolivent le village. En 1741 est aménagée, sur le parvis de l'église et sur l'emplacement de l'ancien cimetière, une vaste place en terrasse sur la vallée. En 1754 c'est à partir des ruines du vieux château du commandeur que se constitue une seconde place, au chevet de l'église, dite place l'Ormeau. Les deux places seront reliées par ce qui reste de la terrasse du château.

Par ailleurs les plus riches bourgeois, catholiques ou protestants, rivalisent dans la construction de vastes demeures confortables dont la plus belle est celle du notaire Jean GUIBERT (1753).

Ainsi le village prendra la physionomie que nous lui connaissons encore aujourd'hui.

La Révolution et le XIX^e siècle.

Quand sonne l'heure révolutionnaire, St-Félix connaît toujours la vieille opposition entre catholiques et protestants. Les premiers ont à leur tête depuis 1787 un jeune curé, l'abbé Bernard BERNAT, soutenu par le notaire Antoine COULET, représentant de la famille GUIBERT, qui a éliminé ses rivaux les CAREL. Les seconds sont représentés par de riches bourgeois, avocats comme Daniel JUGLA, négociants comme Antoine MERCIER ou Pierre TOURNIER. Deux hommes incarnent en fait cette opposition : Antoine COULET et Daniel JUGLA, qui au gré des événements politiques alternent à la direction de la commune aussi bien que dans les cachots de la prison de St-Affrique. Ils parviennent cependant l'un comme l'autre à sauver leur tête et joueront un rôle important dans la vie du village dans les premières années du XIX^e siècle.

De son côté l'abbé BERNAT avait refusé de prêter serment à la Constitution Civile du clergé. Plutôt que d'émigrer, il choisit courageusement de rester clandestinement dans le pays. Il se cache dans le village chez ses plus fidèles paroissiens, parfois même, rapporte la tradition, chez l'officier de santé protestant ANCESSY, mais le plus souvent dans des fermes isolées. Il bénéficie manifestement d'une large complicité de la population à laquelle le prêtre assermenté RABEJAC ne parvient pas à s'imposer. L'abbé BERNAT, devenu une figure de légende, ne retrouvera son ministère, son église et son presbytère qu'après 1800.

St-Félix vit le XIX^e siècle au rythme des révolutions. Le sous-emploi hérité du siècle précédent, insuffisamment compensé par l'émigration, explique la présence d'un prolétariat dont un certain BARBE, dit « l'Insurgé », revenu au pays après un long séjour à Paris, est en 1848 le « capitaine », à en croire l'abbé ANINAT. St Félix passe alors pour un bastion républicain. A l'ancienne opposition catholiques-protestants se substitue, ou plutôt se

surajoute, une opposition entre les blancs et les rouges. La position des milieux catholiques est sans équivoque franchement conservatrice : ils sont opposants à la Révolution, réservés vis-à-vis du premier comme du deuxième Empires, légitimistes plus qu'orléanistes, ils agissent en étroite collaboration avec les curés, dont certains ne manquent ni de culture ni de connaissances mais se comportent en censeurs sévères des mœurs de leurs paroissiens et en agents électoraux attentifs et actifs. Plus ambiguë est l'attitude de la bourgeoisie protestante, représentée essentiellement par les SOLIER, les TOURNIER et les JUGLA, ces derniers occupant dans la fonction publique, la police du II^e Empire, la finance et l'industrie, des places de haut niveau. Sur le plan confessionnel la communauté réformée, dont le nombre s'amenuise lentement, est divisée en plusieurs églises.

Parmi les curés qui se succèdent à St-Félix au cours du XIX^e siècle nous retiendrons les noms de Pierre ANINAT et de Jules JULIEN. L'abbé Pierre ANINAT prend possession de sa cure en 1835, démissionne en 1856 pour raisons de santé, ce qui ne l'empêche pas de vivre encore vingt ans dans le village où il occupe ses loisirs au dépouillement de certaines archives familiales. Sur instructions de son évêque il ouvre et commence à rédiger en 1844 un Livre de Paroisse dans lequel il consigne le fruit de ses conversations avec ses fidèles, commente les événements passés – non sans une partialité facilement compréhensible – et s'efforce de présenter son interprétation de l'histoire du village. Il se comporte en très convenable historien, et pour notre chance a laissé de précieuses informations sur la vie de St-Félix durant un demi-siècle.

Toute autre est la personnalité de l'abbé Jules JULIEN, qui lui succède en 1856. Moins intellectuel que son prédécesseur, l'abbé JULIEN, dont le long ministère se poursuit jusqu'en 1879, fut un prêtre bâtisseur. Dès son arrivée il se préoccupe d'organiser une école congréganiste pour les filles et acquiert en 1860 un vaste immeuble qu'il fait sinon rebâtir, du moins réaménager pour loger classes et institutrices, le plus souvent des religieuses. Ce couvent est resté en fonction pendant un siècle. Le curé JULIEN effectue aussi d'importantes réparations au presbytère. Mais son oeuvre majeure est la construction de l'actuelle église, qui entre dans le

cadre de la politique de renouvellement du patrimoine religieux engagée par le Cardinal BOURRET. Après démolition de l'ancienne église, dont on peut sur le plan archéologique regretter la destruction mais qui ne répondait plus aux besoins de l'époque, la première pierre de la nouvelle est posée le 4 août 1873. La construction allait durer plus de quatre ans, et l'inauguration solennelle du nouvel édifice avait lieu en grandes pompes le 11 novembre 1877, en présence de Monseigneur Ernest BOURRET, cardinal et évêque de Rodez et de Vabres.

Le Déclin.

La dimension de la nouvelle église est le meilleur témoignage de l'importance de la population de la commune dans les premières années de la III^e république. St-Félix compte alors près d'un millier d'habitants, plus que n'en pouvait nourrir son sol après la disparition de ses activités textiles maigrement compensée durant quelques décennies par des travaux à domicile de ganterie chichement rémunérés, de mégisserie, d'élevage des vers à soie.

L'émigration, de vieille tradition, s'était accélérée sous le II^e Empire, à l'époque de la révolution industrielle et du développement du réseau ferroviaire. Les recommandations des notables JUGLA-MAYNEAU-RICATEAU facilitaient l'embauche des jeunes gens dans les mines ou les usines, le placement des filles dans les maisons bourgeoises de Paris ou des grandes villes. Des garçons, ou même de jeunes couples, appréciés par les propriétaires du pays-bas à l'occasion de l'émigration saisonnière traditionnelle des vendanges, se fixaient dans les villages du Languedoc, avant que les « *gavachs* » ne soient remplacés par les Espagnols. Un dernier contingent enfin quittait le pays pour entrer dans l'administration, la gendarmerie ou l'armée.

Le coup de grâce allait être porté à la démographie et à l'économie du village par l'effroyable tuerie de la Grande Guerre 1914-1918 : plus de vingt jeunes hommes fauchés à la fleur de l'âge, dont les noms figurent sur le monument aux morts.

L'exode rural des dernières années a achevé de dépeupler St Félix qui, comme tous les villages de la région, revit surtout au cours des mois d'été mais connaît pourtant pendant les longs mois d'hiver une méritoire vie associative qui ne concerne pas seulement les loisirs mais s'étend à la culture et fait du village un agréable cadre de vie. L'activité agricole, loin de disparaître, a su se renouveler et se moderniser comme en témoignent les bâtiments nouvellement édifiés et l'importance des troupeaux.

Un nouvel équilibre s'est donc réalisé attestant la vitalité de St Félix-de-Sorgues et, pourquoi pas ? faisant espérer un nouvel avenir.

DECOUVERTE DE ST-FELIX

St Félix n'a pas eu la chance de conserver, comme La Couvertorade ou St-Jean-d'Alcas, son enceinte fortifiée, qui ne devait pas manquer d'allure. Cependant une promenade dans le village n'est pas dépourvue d'intérêt.

On remarquera la hauteur des constructions, les maisons ayant souvent deux ou trois étages, du moins celles du centre, du « fort » délimité par l'enceinte de 1438. La structure des immeubles a varié suivant les modes architecturaux de chaque époque, mais tous reposent sur un rez-de-chaussée voûté servant de socle à l'ensemble de la maison, sans véritables fondations, ou presque. Un examen attentif des immeubles fait apparaître plusieurs campagnes de constructions, soit sur le même emplacement, soit par simple remaniement des anciens murs.

A l'origine, probablement vers la fin du XV^e siècle, le type de construction reste celui des bâtiments ruraux, avec une salle voûtée en rez-de-chaussée accessible par une baie cintrée dont l'arc est souvent légèrement brisé ; l'accès à l'étage supérieur se faisant par une porte dont le seuil est situé à mi-hauteur d'étage et que l'on atteint par un degré de quelques marches délimitant un volume voûté sous l'escalier. Quelques marches dans l'axe de la porte conduisaient à la salle principale, dite jadis salle « *fogagne* » car elle comportait la cheminée, le foyer, et servait aussi bien de salle de séjour que de chambre à coucher, voire de cuisine. Dans ce cas un « *potager* » surmontant un cendrier est aménagé à proximité de la cheminée, plus rarement sur l'entablement d'une fenêtre. Si la profondeur de la maison le permet, une soullarde prolonge la cuisine, libérant celle-ci de l'encombrement du matériel ménager.

Cette disposition a été abandonnée par la suite par aménagement de la porte piétonne au niveau du sol de la rue, ce qui oblige à la construction d'un escalier droit, en général en pierre mais parfois en bois, complètement intégré dans le volume de l'immeuble et supprimant le degré extérieur, donnant accès à l'étage « *fogagne* ». Sur de nombreuses façades on distingue encore les encadrements aveuglés des anciennes portes.

Les fenêtres les plus archaïques, très peu nombreuses, sont de type gothique, avec arc en accolade. Plus fréquents sont les vestiges des fenêtres carrées à meneaux, dites « *croisières* », ou plus étroites et devenant alors des « *demi-croisières* », qui prédominent dans les étages supérieurs. Ce type de fenêtre a été ultérieurement abandonné, sans doute au début du XVII^e siècle, et remplacé par des ouvertures plus simples, rectangulaire à linteau droit.

Au XVIII^e siècle certaines familles bourgeoises fortunées, les GUIBERT, les TOURNIER, les JUGLA, procèdent au regroupement de vieux immeubles ou de « *casals* » (emplacements de maisons détruites) contigus pour s'aménager de vastes demeures de plan allongé, mais dont la structure reste traditionnelle, avec caves ou remises voûtées en rez-de-chaussée. Au centre de la façade s'ouvre une large porte prolongée par un court vestibule; un escalier droit conduisant à l'appartement. La mode pour les fenêtres est alors à l'arc surbaissé.

Certains immeubles cependant ne rentrent pas dans le schéma classique.

Au bas du Barry de St-Antoine, sur l'emplacement appelé alors « *les Ayrals* » (il est probable que l'on allait y battre le blé) la maison Carel (actuellement Massol) comporte une tour d'escalier hexagonale datable du début du XVII^e siècle. Elle était à l'époque isolée hors les murs et même à distance du barry. Lui fait face la maison Railhac, avec elle aussi une tour d'escalier plus rustique dont la porte est ornée d'une clef datée de 1667.

Autre construction notable d'une toute autre époque : la maison Privat (aujourd'hui Sol) en bordure de la route départementale sur le versant de la Sorgues. Elle a été construite vers 1850 pour un Saint-Félicien, Privat, émigré à Marseille.

Une rapide visite du village permet de reconnaître facilement son plan primitif, et aussi d'évoquer le souvenir et les noms des anciennes familles (cf. plan).

Le mieux est de partir de l'ancienne porte de La Tourelle, qui se trouvait à peu près au niveau de l'actuelle Mairie. C'était sans doute l'unique accès au « fort » de 1438, le château disposant d'entrées autonomes. On est alors à l'entrée de la rue de la Ville, devant la fontaine – qui a malheureusement été défigurée par la destruction de la construction en bâtière qui la couvrait jadis. Sur la placette derrière la fontaine s'élève à gauche une élégante tour d'escalier, récemment découronnée, appartenant à la vaste demeure du notaire et notable protestant Jacques SOLIER (1).

En s'engageant à droite sous un passage couvert, dénommé ici « la double », on débouche sur une placette qui fut jadis le centre le plus animé de la communauté. C'est sur elle que s'ouvre la grande porte, jadis cintrée, de l'ancienne Maison de Ville, dite aussi salle du Saint-Sacrement d'après le nom d'une ancienne confrérie. Cette salle a successivement servi de temple, d'église, d'école, de salle d'audience de justice. On y tenait les assemblées générales de la Communauté. Mais surtout elle abritait le four commun, dont on retrouve quelques vestiges au fond à gauche, mais qui a malencontreusement été détruit récemment.

Sur le côté droit du bâtiment un escalier conduit à la salle du Conseil, comportant une banquette de pierre sur trois de ses côtés. C'est là que les consuls réunissaient les conseillers. Symétriquement, sur le côté gauche, un degré de quelques marches conduisait à « la chambre du pauvre ». Ce local servait de réserve au fournier pour entreposer ses fagots et son bois, et comme situé sur le four il était toujours chauffé, on y reléguait les vagabonds et pauvres de passage.

Revenu sur la placette, on peut poursuivre par la rue du Four, bordée de Vieilles maisons souvent mal restaurées. Sur la droite, des ruelles, dites « de la Paliège », grimpent parmi les ruines vers le rempart. A gauche, au débouché d'une seconde « double », une massive tourelle d'escalier marque l'angle de la maison de Jean-Antoine ARLABOSSE (2), un moment maire de St-Félix. En poursuivant dans la rue du Four, qui forme un angle droit son extrémité, on retrouve la rue de la Ville. La rue du Four, dans sa moitié ouest, était bordée au nord par des immeubles aujourd'hui complètement

détruits mais qui au XVI^e siècle étaient occupés par les MAZARS, les LACAN, les de PUJOL. L'une d'elles était encore au début du siècle dénommée « *maison du Viguer* ».

En tournant à droite on se trouve devant une tour d'escalier dont la clef est datée de 1730 (3) ; elle était jadis à l'angle du rempart et appartenait à la maison de la famille REYNES, anciens muletiers devenus marchands et fermiers du Commandeur. Un peu après cette maison débouche un chemin remontant le long de l'ancien mur d'enceinte et menant, à gauche, à l'entrée du vieux cimetière du XVIII^e siècle. En haut du raidillon subsiste une partie d'une tour d'angle de l'enceinte de 1438.

La placette triangulaire à laquelle aboutit le chemin est dite place de la Font-Rouge, dans le faubourg de Villeneuve. En longeant l'enceinte et après avoir tourné à main gauche, la rue s'élargit en esplanade, puis en place. On se trouve sur la place du Révelin, ouvrage militaire détruit au siècle dernier et protégeant le porche gothique qui servait d'entrée au château ; d'où son nom de porte de St-Jean. Un passage aujourd'hui comblé, situé derrière le mur de soutènement de la place de l'église, devait mener à la porte du château de la Commanderie. En s'engageant sous le porche on parcourt la courte rue de St-Jean dans laquelle Pierre JUGLA s'était fait construire en 1765 une des plus belles maisons du village (4) (à gauche en remontant la rue).

En retrouvant la rue de la Ville en face de l'entrée de la « *double* » on remarque à gauche une belle porte renaissance dont la clef est ornée d'un écusson malheureusement martelé (5). En revenant vers la fontaine par la rue de la Ville on traverse la partie la plus ancienne du village et on longe les maisons bourgeoises : successivement à main gauche celle d'ARLABOSSE (2), puis celle de Tobie TOURNIER devenue en 1714 la maison presbytérale (6) ; ensuite celles de Jean PORTAL (7), de David ALBERT (8) (clef de 1729), de Jean BERTRAND, forgeron, d'où le fer-à-cheval de la clef (9). Fait face à ces derniers immeubles la maison TOURNIER, de la fin du XVIII^e siècle (10). Plus loin dans la même rue, avant d'arriver à la fontaine, on rencontre à gauche après la « *double* » la demeure de Jean-Guillaume ANCESSY (11), Me chirurgien au moment de la Révolution ; et en face la

maison de la famille JUGLA (12), dans le rez-de-chaussée de laquelle était aménagée la boutique où venaient s'approvisionner en tissus, colifichets, rubans et mousselines les élégantes du village et de la contrée.

Pour compléter cette sommaire visite du bourg il convient de s'avancer, en sortant par la porte de la Tourelle, sur le bord de la terrasse entourant l'église et dominant la vallée. Le château s'élevait sur la partie de la place située au sud et à l'est de l'abside de l'église actuelle. La croix de mission érigée en 1852 est implantée sur ce qu'il reste d'une tour, sans doute la plus occidentale. Sa « basse-cour », probablement une surface entourée d'une muraille et longeant l'immeuble de la mairie et du Bureau de Postes, a été aménagée au XVIII^e siècle en une place ombragée pendant plus de quatre siècles par un ormeau devenu monumental mais qui a malheureusement disparu sans être remplacé.

En suivant le flanc méridional de l'église, contre lequel est adossé le monument aux morts, on arrive sur une place carrée sur le côté sud de laquelle un petit enclos protège une statue de la vierge commémorant l'épidémie de choléra de 1854. Le porche de l'église est surmonté d'un clocher de style néogothique de 42 mètres d'élévation. Cette partie de la place était occupée jusqu'au milieu du XVIII^e siècle par le cimetière de la communauté. Après le transfert du cimetière hors de l'enceinte, un édicule, construit à l'angle sud-ouest de la place, abritait la mesure-étalon des céréales, mesure qui était celle de Montpaon.

A l'est du village, en se dirigeant vers Latour, s'étendait le faubourg de St-Antoine, prolongé par celui des Ayrals. La rue en pente assez forte qui les traverse a seulement gardé le nom de « Barry » (= faubourg). A l'entrée du Barry on longe à droite la grande maison de la famille des notaires GUIBERT et COULET séparée de la chaussée par une murette et jouxtant la maison du Dr NOUGUIER. Leur fait face la maison des bourgeois, protestants Viales (aujourd'hui maison Teissier). A mi-pente se trouve à main gauche l'ancien couvent aménagé en 1860 par l'abbé JULIEN. Enfin un peu plus bas, à un carrefour, on remarquera, se faisant presque face, une très ancienne porte datée de 1667 et marquée des initiales de Jean RAILHAC et la tourelle d'escalier de la maison CAREL, une des plus

anciennes familles de St Félix, lui ayant donné des notaires, des juges, des procureurs fiscaux, et mariant ses enfants avec des représentants de la noblesse locale, tels les de MARCILLAC ou les de LA VALETTE.

Sur le territoire de la commune de St Félix ou sur ses confronts immédiats on trouve quelques sites évocateurs.

Par le chemin branché sur la route de Versols après le pont du ruisseau de Vialache on peut grimper jusqu'au sanctuaire de Notre-dame-du-Cayla, devenu un lieu de pèlerinage et bâti sur l'emplacement d'un antique « *cap barré* ».

La route de Roquefort, ou pour les bons marcheurs l'ancien chemin de Mascourbe par la vallée de Cantillergues, conduit sur le rebord de l'avant-causse. Le hameau de Mascourbe a conservé quelques vieilles fermes, mais on remarquera surtout, à une centaine de mètres vers St-Jean-d'Alcas, l'imposante grange du Commandeur, vaste bâtisse quadrangulaire organisée sur une cour centrale. L'aile gauche à partir du portail d'entrée constitue l'étable de la « *borie* », les autres ailes voûtées étant consacrées à de spacieuses bergeries.

De cette grange part le chemin desservant les anciennes fermes du plateau, aujourd'hui toutes abandonnées. Un groupe de dolmens s'aperçoit à droite, à une distance de 2 à 300 mètres, sur une légère élévation. Il comprend un grand dolmen dont la table est partagée, et deux autres plus petits. Le cimetière barbare est situé un peu plus loin à gauche, sur le rebord oriental du plateau dominant la vallée de Vialache. Sur le causse finissent de se ruiner la grosse ferme de la Bioulaigue, jadis propriété d'ARLABOSSE, et le hameau de Fraissinet. A l'extrémité du chemin coupe-feu de la forêt de pins subsiste seule la ferme de Lacalm, partiellement préservée grâce à l'intervention de l'Office des Forêts.

Sur la rive gauche de la Sorgues, que l'on peut traverser par le très beau pont gothique du moulin du Pont, se trouvait la communauté de St-Caprazy, autonome jusqu'à la Révolution. Le hameau de ce nom, inhabité et pillé, conserve quelques vestiges de son modeste château et de sa muraille

fortifiée. Vers 1844 on y avait mis à jour, à l'occasion de travaux, un petit sarcophage carolingien muni de son couvercle qui a été récemment volé. Le vieux chemin de Camarès conduit à Vareilles et Gissac en traversant le plateau de la Loubière.

En remontant la Sorgues, après avoir franchi le pont, on parvient, par le chemin du Malpas, à la ferme de La Margue, ancien lieu de rencontres clandestines des protestants – avec le masage de la Mine qui lui fait face sur la rive droite – et au bois de Ginestoux. Les fermes ou hameaux de l'ancienne communauté de St-Caprazy s'échelonnent sous la falaise orientale de la Loubière : le Ségala, le Mas-de-Souquet, le Mas-de-Gély, La Bastice, le Mas-Nau, Dreuille ; et plus loin, dans le bois, Balousie, Combalou et Sauvecave.

Cette sommaire description de St Félix ne prétend pas être complète. Le promeneur tant soit peu observateur découvrira sur son passage de vieilles portes, d'anciennes fenêtres et les vestiges encore imposants des murailles talutées de l'enceinte fortifiée du XV^e siècle. Et en levant les yeux il remarquera, soutenant les auvents des toitures, d'admirables têtes de poutres malheureusement le plus souvent saccagées, ainsi que des fûts de cheminées qui jadis couronnaient les toits de lauzes et d'où ne s'élèvent plus les volutes de fumées.

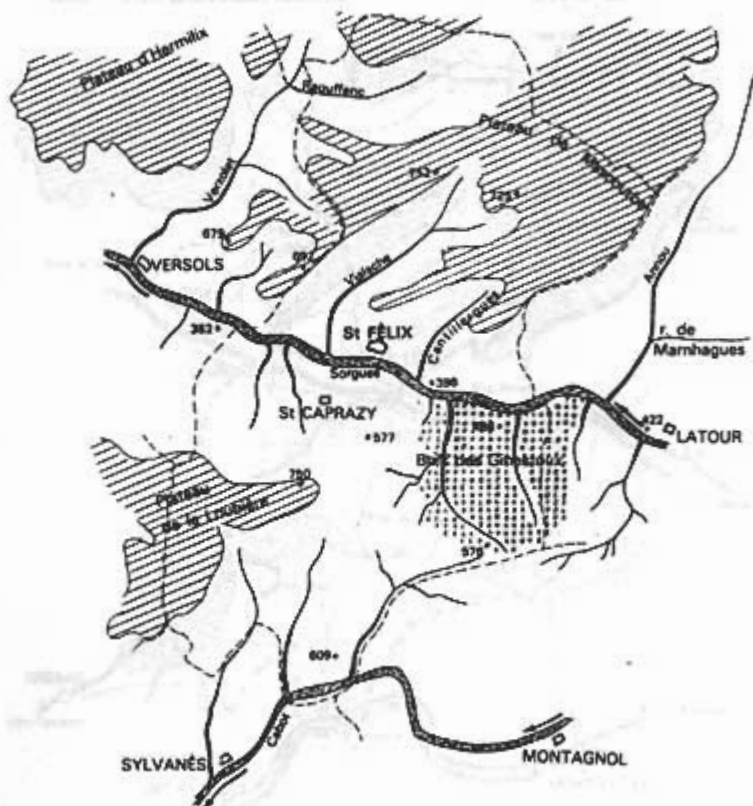
Mais laissons là toute nostalgie, et souhaitons que soient préservés les derniers vestiges évocateurs du riche passé de St Félix-de-Sorgues.

Jean LAROZE

(15 juillet 1998)

St FÉLIX-de-SORGUES

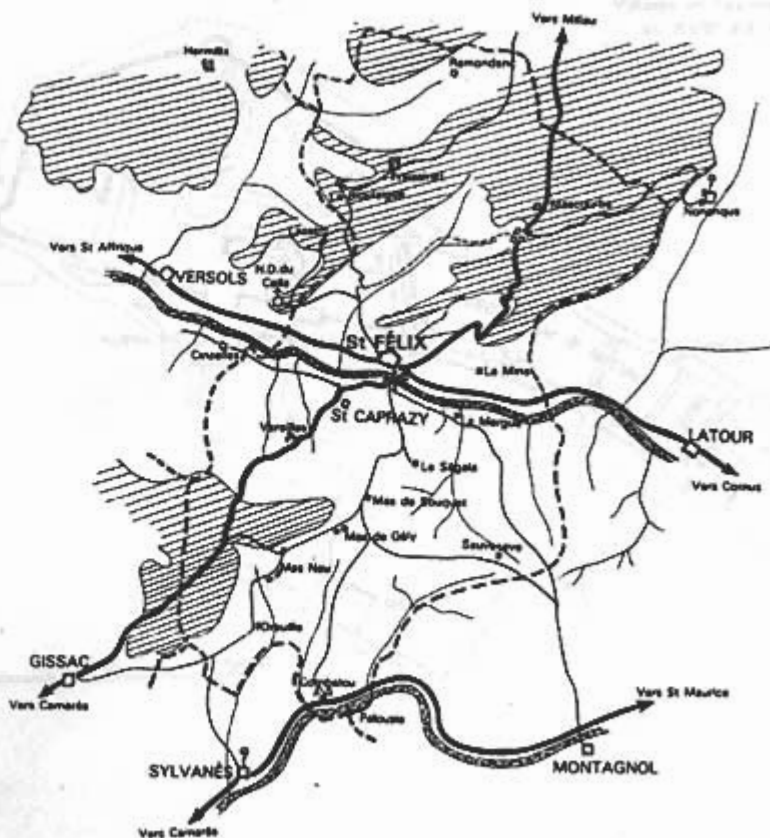
Géographie physique



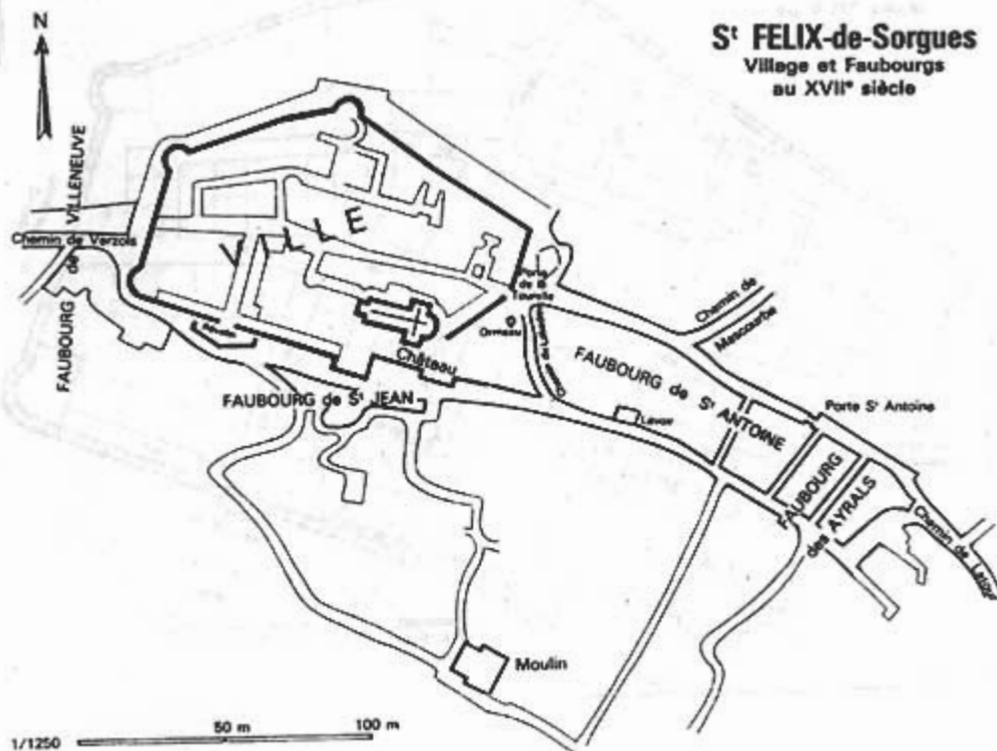
St FÉLIX-de-SORGUES

Géographie humaine
(XVII^e s.)

- Routes principales
- Chemins
- Sentiers (chemins abandonnés)



S^t FELIX-de-Sorgues Village et Faubourgs au XVII^e siècle



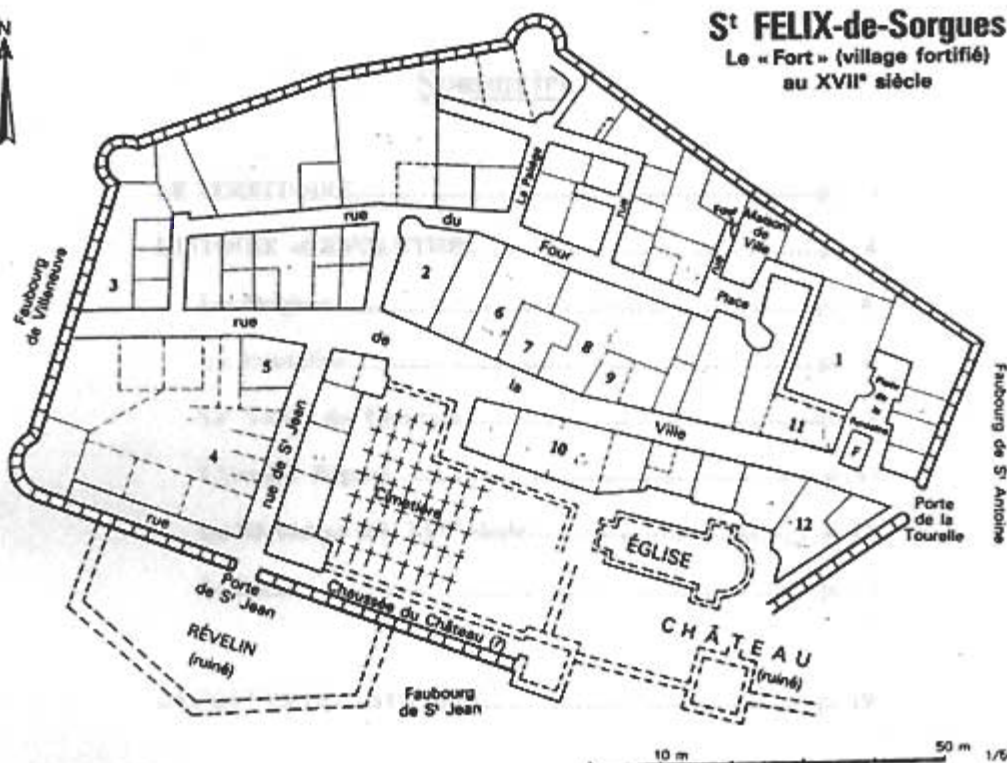
1. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
2. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
3. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
4. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
5. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
6. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)

7. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
8. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
9. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
10. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
11. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)
12. Village de S^t Felix-de-Sorgues (1717)



S^t FELIX-de-Sorgues

Le « Fort » (village fortifié)
au XVII^e siècle



1. Maison de Jacques Solier (XVII^e s)
2. Maison de J. Ant. Ariabosse (XVII^e s)
3. Id de Pierre Reynès (XVIII^e s)
4. Id de Pierre Jugla (XVIII^e s)
5. Id à l'écusson (XVI^e s)
6. Id de Tobie Tournier (XVII^e s)
(presbysère en 1714)

7. Maison de Jean Portal (XVII^e s)
8. Id de David Albert (XVIII^e s)
9. Id de Jean Bertrand (XVIII^e s)
10. Id de Pierre Tournier (XVIII^e s)
11. Id de Guilh. J. Ancessy (XVIII^e s)
12. Id de Daniel Jugla (XVIII^e s)

Sommaire

LE TERRITOIRE.....	p. 3
HISTOIRE et EVOLUTION.....	p. 4
Les Origines.....	p. 4
La Fondation.....	p. 6
Le Temps des Epreuves.....	p. 7
L'Ancien Régime.....	p. 11
La Révolution et le XIX^e Siècle.....	p. 15
Le Déclin.....	p. 17
 DECOUVERTE de ST-FELIX.....	p. 19
 CARTES et PLANS.....	p. 27
 SOMMAIRE.....	p. 35

Armes de Saint-Félix-de-Sorgues.

**Ecu écartelé au 1 et 4 de gueule
A la croix de Malte d'argent.
Au 2 de sinople au pont d'argent à deux arches,
Au 3 de sinople à la tour d'argent.**

Timbre : casque d'argent croisé.

Supports : deux brebis dressées.

(Dessin de la page de couverture : Madame Y. LONCKE)